

gomblain, répartit Enguerrand l'Hermite. Votre confiance mérite la mienne, et comme le moment est venu de soulever tous les voiles, sachez donc qu'Agnès n'est pas ma fille...

— Mon père ! s'écria l'enfant, pâle d'émotion.

— Je suis votre père adoptif, mais néanmoins, le même sang coule dans nos veines... Votre mère était ma sœur.

— Quoi ! s'écria dom Thierry en fronçant le sourcil, allez-vous révéler vos secrets ?...

— Oui, mon révérend. Puisqu'il s'agit d'accordailles, il faut que la vérité soit connue et d'Agnès, et de monsieur de Villegomblain, qui sera libre, ensuite, de retirer sa parole ou de la maintenir. Ecoutez donc l'histoire que je vais vous narrer, mon ami. Vous êtes les seuls à l'ignorer, vous et ma nièce. Ecoutez.

.....
Parmi les vertus de Coqueluchon la plus enracinée n'était pas la vertu de patience. Se voyant empêtré au milieu de ces bourgeois qui se gaussaient de lui et le serraient de trop près, il commença par jurer *barbe de bouc* ! ce qui excita le rire moqueur d'une demi-douzaine de jeunes drôles pendus à ses chausses et le harcelant.

Ensuite il mit la main au pommeau de sa dague, et cela d'un air si menaçant que bourgeois et manants firent la moue. Puis il se redressa avec fierté, défit l'agraffe de son collet souillé de boue, et marchant d'un pas délibéré, s'ouvrit un passage, à l'instant même où plusieurs porteurs de torches, au détour de la rue, s'avançaient en criant :

— Place ! place à monsieur le duc de Guise.

En effet, derrière ces gens qui éclairaient sa route, chevauchait, à la tête d'une troupe de seigneurs, François le Balafre superbement vêtu de drap d'or et de velours, et qui répondait par des saluts gracieux aux acclamations de la foule.

Il aperçut Coqueluchon, vexé de se montrer en si piteux équipage, les vêtements déchirés et salis.

— Par la messe ! garçon, lui dit le duc en arrêtant net son genêt d'Espagne d'une blancheur immaculée, où diable es-tu allé, te fourrer ? Prends le cheval d'un de mes pages et suis-moi.

Le mulâtre, flatté d'être ainsi interpellé devant ceux qui avaient failli le berner, répondit d'un ton de bonne humeur, avec cette familiarité qu'il savait rendre respectueuse :

— Barbe de bouc ! si vous avez vos affaires, monseigneur, j'ai les miennes... Vous plaît-il de m'accorder une heure ou deux pour les faire.

— Fais tes affaires, garçon ! répliqua le duc en souriant d'un air bonhomme. Mais rentres à l'hôtel avant le couvre-feu. J'ai besoin de causer avec toi.

Il piqua d'un éperon et reprit sa marche. Coqueluchon, plus fier qu'Artaban, traversa la rue. On s'écartait devant lui avec déférence, ainsi qu'il convient d'en agir vis-à-vis d'un personnage honoré de la faveur des princes.

CHARLES BUET.

(A continuer.)

SI J'ÉTAIS FLEUR.

STANCES A MARIE.

I

Si j'étais fleur des champs, ô mon auguste mère !
Je voudrais être un lys ;
Symbole doux et pur du plus chaste mystère,
Une vierge et son fils.
Je voudrais à vos pieds reposer, ô Marie !
Loin des regards mortels,
Et du dernier parfum de ma tige fleurie,
Embaumer vos autels.

II

Si j'étais un oiseau, dans la nuit étoilée,
Par les chants les plus doux,
Je voudrais éveiller les fleurs de la vallée,
En leur parlant de vous.
Je voudrais que ma voix vous dit, quand vient
L'excès de mon amour, [l'aurore,
Et que l'écho des bois le répète encore
Quand pâlerait le jour.

III

Sous le bleu firmament, si j'étais blanc nuage,
Flottant silencieux,
Je voudrais refléter votre riante image,
Jour et nuit dans les cieux.
Je voudrais vos rayons, du matin pure étoile,
Pour guider mon essor,
Et, dans mes plis molleux, les cacher comme un
Un voile aux franges d'or. [voile,

IV

Oh ! puisse-je être fleur et n'avoir point d'épines,
Pour blesser votre main.
Oiseau sans fiel, chantant les louanges divines,
Sans songer à demain.
Et comme ce nuage, emblème de ma vie,
Puisse mes derniers pleurs,
Transformés en rosée, entre vos mains, Marie !
Rafraîchir quelques fleurs.

JEAN LOYSEAU.